

La Grèce rurale revisitée

par Guy Burgel

Professeur à l'Université de Paris X,
Nanterre-UER de Géographie

Quinze ans se sont écoulés depuis ma première enquête approfondie dans un village grec.¹ Depuis, à chaque retour en Grèce, la distance parcourue m'apparaît immense. Il fut un temps, approximativement jusqu'en 1970, où les mutations les plus spectaculaires étaient surtout athéniennes. L'arrivée dans la capitale était l'occasion de prendre la mesure immédiate du changement: l'ouverture d'une avenue, la disparition d'un îlot de vieilles maisons, la construction d'un complexe industriel. Aujourd'hui, le décor urbain s'est stabilisé, non pas figé, mais les retouches y demandent une perception plus fine. Maintenant, c'est la campagne, plus encore peut-être d'ailleurs le village, qui suscite chez le visiteur informé le même type d'étonnement qu'Athènes naguère: les maisons neuves ou retapées, ce qui ne veut pas dire, comme toujours en Grèce, achevées, les voitures particulières en stationnement, des points de commercialisation ou de dépannage plus spécialisés que les boutiques à tout vendre de jadis. Bref, derrière l'anecdote se cache le fait profond: vingt ans après la capitale, dix ans après les villes provinciales, c'est au tour de la Grèce rurale d'être touchée massivement par la croissance.²

Le désenclavement des campagnes

Les transformations sont avant tout le résultat du désenclavement physique, mental et humain des cam-

1. Pobia, *étude géographique d'un village crétois*. Centre des Sciences Sociales d'Athènes, Athènes, 1965, 141 p.

2. Je fais une différence fondamentale entre croissance et développement. La croissance n'est ici que la modification spectaculaire des modes de vie, qui affecte plus les systèmes de consommation que de production. Voir mon ouvrage sur *Athènes, étude de la croissance d'une capitale méditerranéenne* (Paris, Honoré Champion, 1975), paru en grec en 1978 chez Exantas.

pagnes grecques. Il y a deux décennies, la route est encore sur l'ensemble du territoire un ruban sinueux, au revêtement incertain, qui relie entre elles les plus grandes villes du pays. Partout ailleurs, c'est la piste, bourbier l'hiver, poussière et rocaille l'été. Aller à Monemvasie ou faire le tour du Magne, dans le sud du Péloponnèse, passe pour un exploit. Aujourd'hui des voies permettant des vitesses rapides et soutenues ont court-circuité les itinéraires traditionnels et rapproché de façon considérable la province de la capitale, notamment, la Macédoine, la Thessalie, le Péloponnèse septentrional, directement branchés sur les autoroutes d'Athènes à Thessalonique et à Patras. Mais plus encore, l'asphalte s'est infiltré de façon diffuse même dans les régions les plus isolées et les plus difficiles d'accès. Il y a encore dix ans, le Zagori dans l'Épire montagnarde était une des contrées les plus enclavées de Grèce: il fallait des véhicules tous terrains pour évacuer les malades et les autobus hauts sur pattes qui s'y risquaient le long des lignes de failles et des ravins profonds semblaient tourner on ne sait quel salaire de la peur. Depuis quelques années, les autocars de tourisme accèdent à presque tous les villages du Zagori, en quelques dizaines de minutes de Iannina, sur des voies bien tracées, correctement revêtues. Le même désenclavement par la route et le véhicule a gagné de façon identique cette autre forme d'isolement caractéristique de la Grèce, que constitue le monde insulaire. C'est ici la multiplication dans la plupart des îles importantes, notamment des Cyclades, des ports en eau profonde, des môles artificiels, qui permettent l'accostage des bateaux du Pirée, évitent le transbordement toujours hasardeux en barques, et surtout autorisent le passage direct de l'autobus, de la voiture, du camion.

Dans une Grèce rurale, depuis longtemps affectée par

une hémorragie humaine catastrophique, cette ouverture, par la route et la motorisation, n'a pas provoqué, ni même accéléré la déprise démographique. Mais elle a multiplié les occasions de contact entre les hommes. A cet égard, le développement du tourisme intérieur a été plus innovateur pour les mentalités que l'arrivée de plus en plus massive pourtant des visiteurs internationaux. Certes, les étrangers apportent avec eux les devises, toujours nécessaires, et en plus grand nombre, à l'équilibre de la balance des paiements grecque; ils contribuent de façon décisive à donner impulsion à la prolifération des constructions dans les zones littorales et importent leurs modes de penser, de consommer, de se vêtir ou plutôt de se dévêtir. Mais, comme tout ce qui provient de l'extérieur, ils sont vus en Grèce avec un mélange d'envie et de mépris, donc suscitent autant imitation que rejet. Il n'en est pas de même pour les rapports des autochtones entre eux, qu'ils soient ruraux ou citadins. Et en Grèce, les citadins ont presque tous des racines rurales proches. Mais les difficultés de circulation éloignaient rapidement les mentalités, conféraient à des citadins de fraîche date des quartiers d'urbanité, qui se transformaient vite en incompréhension: les étudiants athéniens, que j'emmenai naguère à Pobia, avaient des terreurs nocturnes, que n'expliquaient pas seulement les rudes moeurs crétoises. Aujourd'hui, le brassage des hommes s'est amplifié. Il a fait quelque peu retrouver la communauté de culture grecque, même s'il n'a pas complètement gommé—au contraire—les vieilles croyances.³ Mais les ruraux qui descendent à Athènes n'ont plus ce regard apeuré des années 60 devant les mirages et les dangers de la civilisation mécanique. Et les bandes d'adolescents athéniens qui sillonnent la Grèce, l'été venu, se replongent de façon touchante dans le folklore rural. Ces rapprochements ne signifient pas d'ailleurs fixité des mentalités, mais au contraire perméabilité et échange d'idées et de conduites. A cet égard, et notamment en Grèce du Nord, l'émigration vers l'Allemagne Fédérale, et surtout les mobilités périodiques qu'elle a fait naître et qui sont encouragées par les facilités de circulation, contribue finalement à forger dans les campagnes grecques des mélanges de pratiques, qui tiennent autant des traditions rurales, des moeurs urbaines, que d'un occident réinterprété par la Grèce. Enfin, tard venue en Grèce, la télévision a complété ces bouleversements de l'ouverture des terres et des hommes. Certes jamais le Grec rural n'a connu dans les temps contemporains ces fermetures de l'information et de l'intérêt, caractéristiques de bien des paysannes occidentales. En 1964, le producteur de sultanines de la Messara crétoise s'intéressait presqu'au-

3. En 1975, à Leucade, des étudiants, en vacances dans leur village après plusieurs années de séjour à Athènes, retrouvent manifestement, pour visiter un hameau abandonné dans la montagne ou un monastère déserté, les angoisses ancestrales devant le mythe du dragon.

tant à la situation des viticulteurs du Languedoc-Roussillon qu'à la fixation par les autorités helléniques du prix de marché du raisin sec. Mais ce souci participait à une vision quelque peu mythologique du monde et du rôle que la Grèce doit y jouer. Dans le même temps, les industriels athéniens étaient gagnés par une fièvre d'investissements, déclenchée par le contrat d'association de la Grèce au Marché Commun à l'échéance de vingt ans. En outre cette curiosité était médiatisée par les moyens d'information de l'époque: radio et presse. Dans toute la province, à la ville comme à la campagne, l'arrivée, le lendemain de leur parution, des journaux athéniens, suscitait toujours les mêmes émotions et commentaires; mais l'actualité était passée, et l'opinion rurale prenait ainsi quotidiennement conscience de son retard et de son accrochage à la capitale. Par la présence de l'image, la télévision abondamment présente dans une campagne, qui s'est au surplus massivement électrifiée, donne au rural l'illusion d'une participation immédiate à l'évènement. Les heures dramatiques que le pays a vécues après le rétablissement de la démocratie bourgeoise en sont un bon témoignage: le 15 août 1974, toute la Grèce urbaine et rurale réunie, a arrêté son souffle en regardant son chef, M. Karamanlis, lui annoncer que la guerre avec la Turquie n'aurait pas lieu.

Ce symbole d'unité nationale retrouvée pose en fait à l'observateur deux questions. Désenclavée, mieux visitée, la Grèce rurale en est-elle mieux connue? Elle est plus accessible et moins distante: les écarts économiques, sociaux, psychologiques, culturels, qui existaient entre la campagne et la ville, s'en sont-ils trouvés diminués? Observation liminaire: l'engouement certain pour la ruralité ne dépasse guère souvent la mode ou les loisirs; jusqu'à ces dernières années, la plupart des étudiants grecs qui préparaient une thèse de troisième cycle dans les Universités françaises se tournaient avant tout vers la croissance urbaine, la spéculation immobilière dans les villes. Mais les plus jeunes commencent déjà à témoigner intérêt pour l'exode rural, les transformations récentes de l'économie agricole sous l'effet du tourisme, de l'émigration vers l'étranger. Les résultats manquent encore. Mais on peut se demander, si en réunifiant l'espace de la Grèce, le désenclavement des campagnes ne rend pas plus perceptibles encore, et pour tous —habitants et chercheurs—, les inégalités de richesse, les différences de genre de vie, les disparités de pensée entre la ville et le village.

Les formes multiples de «l'urbanisation des campagnes»

Pourtant, jamais les points de fusion entre les réalités urbaines et rurales n'ont été aussi nombreux. Dans un pays qui passait pour un des moins développés d'Europe avant la deuxième guerre mondiale, dont le

décollage économique date de mois d'un quart de siècle, où près de la moitié de la population est encore considérée comme rurale au dernier recensement général de la population de 1971, les formes d'urbanisation des campagnes présentent des caractéristiques souvent analogues à celles des pays occidentaux les plus urbanisés, où le phénomène est un signe de maturité et de saturation de la croissance urbaine. Ce dernier avatar de l'histoire sociale de la Grèce contemporaine confirme cette caractéristique essentielle de l'espace rural hellénique au cours du XXe siècle: l'accélération des phases, la collision et la superposition des périodes que les campagnes occidentales—notamment méditerranéennes—avaient connues successives et séparées. Après avoir vécu d'un même souffle la sédentarisation des nomades, la descente de la montagne vers la plaine, l'exode rural exacerbé, les grecs ruraux sont entrés de plain-pied dans l'ère des brassages internationaux de population et de la fluidité des délimitations entre la campagne et la ville.

C'est d'abord, autour des deux plus grandes agglomérations du pays—Athènes et Thessalonique—la prolifération des formes de diffusion de la croissance urbaine. Dans la capitale, on peut affirmer que ces deux fronts de l'urbanisation que je distinguais naguère⁴—la rénovation immobilière spontanée des quartiers centraux, le déferlement des constructions basses sur les versants périphériques du bassin athénien—sont désormais stabilisés. Depuis vingt ans, l'agglomération a conquis entièrement son site de plaine entourée de montagnes: l'Hymette à l'Est, le Pentélique et le Parnès au Nord, l'Aigaléo à l'Ouest. Elle s'en est échappée par toutes les échancrures de ces frontières naturelles. Pendant longtemps, ces débordements sont restés limités à des activités expulsées du corps urbain: industries lourdes et polluantes du Golfe d'Eleusis (sidérurgie, chantiers navals, raffineries, pétrochimie), industries de transformation (alimentation, mécanique, matériaux de construction), qui s'égrènent sur des dizaines de kilomètres le long des autoroutes de Thessalonique et de Patras, ou se dispersent autour des petites villes du Mésogée, à proximité de la vieille voie rénovée d'Athènes au Lavrion et au Cap Sounion, installations touristiques enfin, de la côte du Saronique. Le fait essentiel de la dernière décennie est que ces bourgeonements et ces dilutions de l'espace urbain résultent largement de la construction de résidences, permanentes, secondaires ou saisonnières. Le phénomène gagne non seulement les zones les plus attractives (bords de mer, montagnes boisées de l'Attique, proximité immédiate des voies rapides), mais s'étend aussi à des espaces nettement moins attractifs: les collines pelées de l'intérieur du Mésogée sont loties en parcelles

minuscules, où les clotures sommaires et les premières installations, souvent dérisoires, marquent assez l'orgueil mais aussi la médiocrité économique des propriétaires. C'est que, aidée par la congestion urbaine, favorisée par les spéculateurs immobiliers et fonciers en tous genres, poussée par la contagion et les modes, la tendance au doublement, parfois au triplement de la résidence principale a gagné, après les milieux aisés, les couches moyennes de la population athénienne. La motorisation des ménages fait que certaines de ces demeures rurales, surtout quand elles sont comprises dans des ensembles collectifs (immeubles ou villas de la région de Saronis, sur la route du Cap Sounion) deviennent des résidences principales, au moins pendant les cinq ou six mois de la saison estivale. Ces formes très diverses de l'exurbanisation athénienne ont deux conséquences. Au plan de la croissance de la capitale, elles tendent à dissocier essor démographique et consommation urbaine de l'espace: je ne serais pas étonné que le prochain recensement général marque un tassement important du rythme d'augmentation de la population, alors que l'observation la plus superficielle montre l'ampleur des superficies gagnées par les utilisations non agricoles. Il s'ensuit, pour l'espace et les sociétés rurales dans une vaste région, qui englobe l'ensemble de l'Attique et du Mésogée, une partie de la Corinthie et de l'Argolide septentrionale, de la Béotie, autour de Thèbes, de l'Eubée méridionale de Khalkis à Karystos, c'est à dire dans un rayon de 100 à 150 km autour d'Athènes, non seulement des modifications matérielles des paysages, mais plus profondément des bouleversements des systèmes de production, des ressources économiques, des modes de pensée et des structurations sociales. Il serait intéressant, à cet égard, d'étudier par exemple, la façon dont s'établissent, ou finissent par céder sous les pressions urbaines, les résistances des cultures spéculatives (vignobles de la région de Pallini, petites olivettes ou plantations de pistachiers en Attique), et surtout comment coexistent, dans les villages albanais du Mésogée, le maintien apparent des moeurs traditionnelles (le vêtement noir des femmes, la séparation dans les rythmes et les espaces de vie) et l'enrichissement considérable des habitants, qui ont profité de la spéculation foncière sur les terrains littoraux d'abord, et maintenant intérieurs des finages.

Autour des villes provinciales, les mêmes processus sont visibles, mais à une échelle beaucoup plus limitée. Il n'est guère qu'à Thessalonique, où le phénomène prend une ampleur comparable, notamment en Chalcidique, à l'est de l'agglomération. Comme à Athènes, les mouvements d'occupations urbaines sont nés du tourisme et de l'amélioration spectaculaire du réseau routier: villas des couches aisées de la métropole macédonienne, grands complexes hôteliers intégrés, spéculations immobilières plus modestes mais très visibles par leurs médiocres résultats architecturaux

4. Aspects de la structure de l'agglomération athénienne. *Kino-
nologhiki Skepsi*, 1966, p. 177-239 et la *Condition Industrielle à Athènes*, Centre National de Recherches Sociales, Athènes 1970, 159 p.

dans les villages côtiers. Ils se doublent progressivement d'installations plus permanentes. A cet égard, le séisme de 1978 et les craintes—plus ou moins justifiées et amplifiées—qu'il a fait naître chez les habitants des grands immeubles de Thessalonique, paraissent plus avoir accéléré que déclenché un mouvement de spéculation foncière pour la construction de maisons individuelles en Chalcidique. Les effets de ces altérations urbaines sur les espaces ruraux et agricoles sont divers. Ils peuvent exceptionnellement aboutir à la création d'un nouveau paysage agricole. C'est le cas dans le deuxième doigt de la péninsule de Chalcidique—Sithonia—, où le richissime armateur Karras a fait sortir de terre, non seulement une marina sophistiquée, où deux tours futuristes avoisinent des maisons basses pour abriter les touristes, mais aussi un domaine de plusieurs centaines d'hectares d'olivettes et de vignobles, avec usine de traitement et de conditionnement des produits. Il faudrait étudier les mouvements de population et les abandons économiques que cette introduction brutale d'un complexe agro-alimentaire a entraînés, et les conséquences à terme sur les équilibres naturels: à première vue, la plantation et les façons culturales soignées de vignes dans le sens de la plus grande pente sur des versants instables de terres rouges, facilement érodables lors des grosses pluies orageuses de la Grèce du Nord, n'inspirent pas un pronostic optimiste. Ailleurs, les destructions de l'espace rural sont aussi profondes, sinon plus visibles: à quelques kilomètres de Porto-Karras, le village côtier de réfugiés d'Asie Mineure de Nèa Marmara s'est en quelques années transformé en petite station balnéaire populaire, avec taverniers improvisés, loueurs de chambres et marchands de souvenirs: il en faudrait moins pour enlaidir irrémédiablement cette bourgade assoupie, et changer les modes de vie et de ressources de ses habitants.

D'ailleurs ces transformations ne sont pas limitées aux zones les plus voisines des grandes agglomérations urbaines du pays. Dans toutes les régions de la Grèce, pour peu qu'elles jouissent des agréments de la mer ou de la montagne,—et la nature méditerranéenne est riche de ces contrastes et de ces rapprochements—se sont développées les résidences de week-end ou de vacances. La vieille fidélité qui ramenait chaque année à Pâques les citadins dans leurs villages d'origine s'est à la fois renforcée et étendue à toutes les périodes de l'année, à la faveur de l'amélioration des conditions de circulation et à l'imitation des genres de vie occidentaux, banalisés par les mass média et les touristes étrangers. Fait plus original encore: on rencontre de façon de plus en plus fréquente des personnes qui investissent dans une résidence de loisirs située dans une région, qui leur est affectivement et familialement étrangère. Cette généralisation a des conséquences architecturales et économiques considérables sur les espaces ruraux, notamment ceux qui n'avaient été que

peu touchés par la modernisation agricole. Partout se répandent les constructions banales en béton et parpaings. Leur vertu antisismique reconnue, leur moindre coût économique affirmé, le modèle socio-culturel de la nouvelle bourgeoisie surtout, qu'elles véhiculent, les font préférer de façon le plus souvent irrationnelle aux constructions traditionnelles. Ainsi, dans la région de Karpénissi, en Evrytanie dans une Grèce Centrale montagneuse et riche en bois, à quatre heures de route d'Athènes, les vieilles maisons de pierres à magnifique charpente disparaissent au profit des cubes de béton à colonnettes et terrasses. Les mouvements économiques—de terres ou d'immeubles, d'emplois, même saisonniers, d'achats commerciaux, même limités—contribuent dans des zones le plus souvent déshéritées à assurer les flux monétaires de retour des régions urbaines riches vers les régions rurales pauvres, donc à confirmer le maintien des déséquilibres, l'accroissement des écarts et la relance des mécanismes qui les font naître.⁵ Après un siècle d'exode rural et de pompage de l'épargne agricole et provinciale au profit de la construction du capitalisme urbain et industriel, le tourisme intérieur prend le relais des pensions, des retraites, des salaires et des subventions de l'Etat dans les nécessaires circuits de retour de l'argent. Mais les formes changent et les résultats demeurent: le muletier de Oïa (Santorin), qui depuis dix ans s'est transformé en marchand de sommeil, spéculant l'été sur le moindre lit ou le plus misérable matelas jeté sur un coin de terrasse, continue à vivre au pas de son âne, à vouloir pour sa fille une éducation modeste, puisqu'elle aura une dot, et surtout à investir sa fortune dans l'achat d'appartements à Athènes, puisque les citadins sont assez fous pour venir dépenser leur temps et leur argent dans sa montagne de cendres et de laves.

Pénétrations multiples de la campagne par la ville, adoption aussi par les ruraux de genres de vie urbains. La voiture, je n'y reviens pas, après le tracteur et le motoculteur,⁶ il y a quinze ans, a rompu les isolements. Les jeunes générations, que le service militaire, les occasions de voyages, l'émigration étrangère quelquefois, ont habituées à de nouvelles consommations, sont les ferments des transformations. A Larissa, en ville certes, mais une ville nourrie des richesses de la terre, les fils et les filles des propriétaires nantis fréquentent l'élégante cafétéria de la place centrale, consomment pâtisseries occidentales et expressos, et font pétarader leurs motos presque autant qu'à Kolonaki,⁷ pendant que leurs pères restent fidèles aux charmes discrets et enfumés du rendez-vous des chasseurs du vieux quartier de l'agora. Toutes proportions gardées, les mêmes mutations affect-

5. Cf. Athènes, étude de la croissance d'une capitale méditerranéenne. *Op. cit.*, chapitre VII.

6. Ils servaient naguère autant à l'exploitation agricole qu'au transport des personnes.

7. Place à la mode du centre d'Athènes.

tent villages et petites villes: les saucisses de Francfort détrônent le souvlaki et la tiropita,⁸ et les concessionnaires de motos japonaises rivalisent de séduction avec les marchands d'équipements électro-ménagers. Et les hommes suivent ces brassages des choses et des espaces. De plus en plus nombreux sont les parents ruraux qui viennent maintenant passer la saison hivernale chez leurs enfants citadins, tandis qu'apparaissent de nouvelles migrations: les bureaucrates athéniens prennent, dit-on, de plus en plus des congés à l'automne, pour assurer eux-mêmes la récolte de leurs oliviers du Magne ou du Pilon. C'est moins néo-ruralité que réponse urbaine au dépeuplement rural.

Bref, ces mélanges d'espaces et de sociétés m'incitent à poser une question quelque peu provocatrice: il n'y a jamais eu—ou peu—au sens occidental du terme, de paysannerie grecque, y-a-t-il encore une campagne grecque? L'habitude historique des prélèvements externes de l'occupant sur les productions agricoles—du Byzantin, du Franc, du Vénitien et du Turc—avait de longue date préparé les sociétés rurales à l'économie commercialisée: l'indifférenciation des espaces s'ajoute aujourd'hui aux dépendances de l'économie.

Déséquilibres régionaux et disparités sociales

Il s'en faut pourtant que cette fluidité des délimitations entre la ville et la campagne aboutisse à une uniformité des espaces ruraux. Je me suis déjà essayé ailleurs à tracer les lignes de force des clivages possibles.⁹ La grande question m'apparaît toujours de savoir si les nouvelles structurations des campagnes grecques correspondent avant tout à un schéma géographique ou social. Un fait est certain: les anciennes unités fondées sur les genres de vie ou les divisions naturelles ont disparu en moins de trois décennies. Nomades et sédentaires, dont les oppositions et les rivalités permettaient d'isoler les grandes zones agricoles et les terrains de parcours ou de délimiter les zones de frictions ou d'empiètements réciproques, se sont fondus dans la modernisation des systèmes de culture et des pratiques de l'élevage: comme en Méditerranée occidentale, le camion remplace le lent cheminement des bêtes et des gens. Et la sédentarisation des transhumants—Valaques, Saracatsanes—, qui attirait bien des chercheurs dans les années 60, semble s'être rapidement consommée. De même, les distinctions si profondes dans les campagnes méditerranéennes entre la montagne et la plaine, que la première moitié du XXe siècle avait à la fois inversées dans l'écologie humaine et l'économie agraire, et avivées dans les poten-

tialités de l'agriculture spéculative, apparaissent nivelées devant l'exode rural, l'émigration vers l'étranger, et le vieillissement qui en est la conséquence normale. Là encore, se fait jour une rupture historique dans le schéma démographique de la Grèce contemporaine, qui associait prospérité agricole, dynamisme et forte densité rurale. Aujourd'hui les plaines de la Macédoine orientale, de la Thessalie centrale, qui ont connu une amélioration sans précédent de leurs systèmes de culture (intensification des céréales, introduction de la betterave à sucre, motorisation, utilisation d'engrais chimiques, irrigation par aspersion), des changements progressifs de leurs structures agraires (remembrement), ne sont pas moins atteintes par la déprise démographique que leurs bordures montagneuses restées d'économie plus traditionnelle. C'est que les hommes, sans cesser d'être sensibles à ces différences de potentiel entre les campagnes, subissent des champs magnétiques d'une autre intensité: les besoins en forces de travail de la croissance capitaliste dans les régions urbaines, parées en outre de toutes les vertus de la vie moderne, les appels intéressés de l'Europe industrielle. Les enquêtes de détail manquent encore pour apprécier dans les campagnes grecques l'influence, sur ces mouvements unificateurs, de la nouvelle conjoncture économique et psychologique: saturation urbaine, autant dans les mécanismes de croissance économique que dans les attitudes et les comportements des habitants, crise des pays occidentaux, qui fait se rétrécir et même se fermer les bassins de main-d'oeuvre de l'Allemagne Fédérale. Mais il est à craindre que ces retournements surviennent trop tard dans des campagnes déjà exsangues, ou dans des sociétés rurales maintenant habituées à des investissements non agricoles: hypothèses à vérifier plus qu'assertions fondées.

Ces effets réducteurs ne signifient pas que les écarts de richesse agricole entre les régions diminuent. Ils nivellent beaucoup plus des comportements démographiques, des attitudes devant le changement que la répartition des ressources agricoles. Il ne fait guère de doute que depuis vingt ans les concentrations géographiques de la prospérité rurale se sont accentuées dans les régions les plus touchées par les transformations spéculatives des systèmes de culture: Macédoine occidentale, Thessalie, huertas du Péloponnèse septentrional, plaines de la Crète orientale, notamment. Mais il est certain aussi que ces disparités spatiales recouvrent des inégalités sociales, qui les sous-tendent et les expliquent. Dans toutes les campagnes grecques, coexistent finalement, dans des proportions variées, trois types de ruraux, selon leur degré d'adaptation au changement socio-économique. Il y a d'abord tous ceux qui ont, de façon diverse, pu profiter de l'évolution: ils se sont engagés dans les nouvelles productions, se sont intéressés aux circuits de commercialisation agricole (entrepôts frigorifiques, moyens de transport), ont su se

8. Brochette de viande et pâté au fromage.

9. Cf. «Unité et Diversité des paysages agraires grecs» in *I paesaggi rurali Europei*. Actes de la Conférence Européenne permanente pour l'étude du paysage rural. Colloque de Pérouse 1973, Perugia 1975, pp. 57-65.

montrer aventureux ou chanceux dans l'endettement bancaire; ce sont les mêmes, qui, dans d'autres conditions, se sont enrichis du développement du tourisme, en vendant des terres, en construisant des chambres à louer, ont tiré bénéfice des nouveaux modes de consommation, en installant des commerces, en réinvestissant les pécules accumulés par eux-mêmes ou leur famille en Allemagne Fédérale. A côté de ces minorités actives et voyantes, il y a la grande masse des agriculteurs qui ont suivi les évolutions, plus qu'ils ne les ont précédées et donc exploitées: ils se sont endettés à la Banque Agricole, pour moderniser leur exploitation, mécaniser et motoriser leur train de culture, adopter d'autres semences et d'autres races de bétail; ils sont finalement, derrière la médiocrité constante de leurs revenus et de leurs conditions d'existence, les grands artisans de la transformation des paysages et des mentalités rurales; suspendus aux prix de soutien de l'Etat, soucieux et méfiants des ouvertures extérieures pour leurs produits, ils prennent de plus en plus conscience que leur seule force véritable d'intervention sur les choses est leur poids politique et social. Ils se contentaient jusque là de la monnayer à chaque grande crise du système contre des allègements de leur endettement à la Banque Agricole: le fait nouveau de la présente décennie pourrait bien être la radicalisation de ces prises de conscience rurales. Enfin, il y a tous ceux qui ont subi les changements, en s'appauvrissant et en s'enfonçant dans les archaïsmes et la tradition: ils ont fourni les gros contingents de l'exode rural, ou bien, plus rarement, se sont accrochés fièrement à leur terre, comme ce paysan et sa vieille mère, rencontrés en 1977, dans un village désertifié du Zagori épirote, en train de ramasser de l'herbe pour la soupe, en exaltant avec dignité la pureté de l'air et la salubrité du pain et de l'oignon. Mais tout le problème est d'apprécier l'inégale répartition géographique de ces types humains et économiques, et de définir les mécanismes de leur individualisation et de leur différenciation croissante.

Hypothèses et projet pour une recherche rurale

Ouverture des campagnes grecques et méconnaissance des campagnes, fusion des espaces ruraux et maintien de leur distance économique et culturelle à la ville, inégalités géographiques et disparités sociales du monde agricole, autant de questions contradictoires et sans réponses, qui voudraient être des incitations de recherches. Certes, le terrain n'est pas vierge.¹⁰ Mais la rapidité des évolutions, la difficulté d'en prévoir les retournements (cf. la crise et la fermeture du marché du

travail en République Fédérale Allemande, les conséquences à terme sur l'économie et la démographie rurales de l'association de la Grèce au Marché Commun) incitent plus à retirer des recherches antérieures, des enseignements de problématique et de méthode, que des résultats tout établis, à fortiori des règles pour la gestion de l'avenir.

Le premier élément à souligner me paraît, dans ces évolutions bousculées et ces transformations rapides, un attachement particulier aux héritages de l'histoire. Parce que tout est nouveau et que tout change très vite, l'erreur serait de croire que les explications majeures relèvent en priorité des mécanismes actuels et que la recherche devrait s'essouffler à en suivre les rythmes et être ballotée au gré des bouleversements immédiats. Il me semble au contraire établi que les données essentielles du changement dans les campagnes grecques—le développement des inégalités sociales et spatiales, la rapidité d'adaptation aux sollicitations des marchés de denrées agricoles et de main-d'oeuvre—ressortissent à une trame historique profonde, dont les faisceaux sont déjà mis en lumière, mais méritent un nouvel examen. Il s'agit d'abord de comprendre comment une société rurale relativement égalitaire porte en elle des germes d'inégalités, qui prennent vigueur quand les conditions économiques et sociales changent: souvent citée comme exemple de démocratie rurale de petits propriétaires fonciers, en opposition avec les campagnes latifundiaires de la Méditerranée traditionnelle, offrant l'expérience apparemment réussie sous Vénizelos d'une réforme agraire bourgeoise, la Grèce se réveille, à l'heure de la modernisation agricole, inégale dans la rapidité d'évolution des régions et de progression des exploitants. Les aptitudes naturelles, les capacités surtout d'initiative, individuelles et collectives, qui se trouvaient gommées par les médiocrités techniques et économiques, se révèlent, quand les marchés s'ouvrent et que les systèmes de culture s'améliorent. La grande règle des régimes libéraux de l'accumulation des différences joue à plein, pour entraîner et expliquer les condensations spatiales et sociales de l'enrichissement. De la même façon, l'habitude, j'y reviens, des prélèvements externes sur la production agricole, qui a longtemps été un frein pour le développement des campagnes semi-coloniales de la Grèce moderne et contemporaine, apparaît un élément moteur dans le déblocage rapide des archaïsmes de techniques ou de méthodes culturelles. Ayant toujours été contraint à penser aux surplus agricoles par rapport à ses propres nécessités de subsistance, l'agriculteur grec s'est trouvé initié aux logiques du profit, même quand il n'en gouvernait pas les mécanismes. Et chacun sait que la rapidité de diffusion de l'innovation fait les succès des révolutions agricoles. Bref, dans les campagnes comme dans les autres secteurs de la Grèce actuelle, les phénomènes les plus contemporains—la dépendance, l'association au Marché Commun—

10. Le promoteur de ce numéro s'est récemment essayé efficacement à faire le bilan des recherches rurales des deux dernières décennies, cf. Stathis Damianakos, *Etudes rurales et monographies locales en Grèce*, Paris, Groupe de Recherches Sociologiques de Paris X, CNRS, 1978, 190 p. (Offset).

apparaissent moins moteurs qu'accélérateurs et catalyseurs des potentialités profondes de l'histoire.

La deuxième ligne de force à développer est l'importance à accorder aux problèmes démographiques. Accaparés par l'appréciation des coûts de production, la découverte de nouveaux débouchés, la détermination des prix de soutien, ou même l'évaluation théorique de la situation de l'agriculture grecque dans la division internationale du travail, beaucoup de politiques, et ce qui est plus grave, de chercheurs, oublient que la richesse essentielle est la présence des hommes. A cet égard, le vieillissement de la population rurale, les interactions entre les mouvements migratoires et les modes d'investissement dans l'espace rural apparaissent essentiels. Ces considérations n'altèrent en rien la nécessité de replacer ces dimensions démographiques et sociologiques, à la fois dans leur contexte international (le rôle imparté aux productions agricoles helléniques dans les nations capitalistes occidentales, et la place des travailleurs ruraux grecs dans les structures d'emploi de l'Europe industrielle), et dans l'évolution nationale des formations et des rapports sociaux. Il reste que l'examen attentif des structures d'âge est un correctif majeur aux schémas généraux d'explication ou d'aménagement. Il ne sert à rien dans la montagne de Leucade, par exemple, de prévoir un plan de valorisation agrotouristique ou de dénoncer seulement les stérilisations et les destructions de l'agriculture capitaliste, sans prendre en considération majeure qu'il y a là des collectivités rurales encore nombreuses, qui paraissent atteintes de sénescence irrémédiable, et qui méritent un secours immédiat.¹¹ L'analyse, si elle est juste, enlève beaucoup de poids aux attentions technocratiques et aux commiserations sentimentalo-politiques. De même, reconnaître et dénoncer les conséquences de la dépendance économique dans les désorganisations des sociétés et de l'espace rural grec, n'interdisent pas d'évaluer l'autonomie relative des décisions et des at-

titudes des groupes sociaux, voire des individus: les investissements fonciers et immobiliers des étrangers—nationaux ou autres—au monde agricole, les engagements financiers des ruraux dans des activités tertiaires ou des spéculations urbaines, la passivité signalée dans des villages de Thessalie des enfants de migrants grandis en Allemagne, révèlent des mécanismes plus complexes que les simples affirmations d'un «échange inégal».

Au total, ces considérations générales militent, au plan des méthodes, pour un renouveau en Grèce des études fouillées d'espaces ruraux restreints. Le temps certes n'est plus des monographies villageoises exhaustives, qui pour avoir été quelquefois pionnières, correspondaient à la reconnaissance nécessaire des réalités des sociétés rurales de la Grèce contemporaine. Mais la période me semble aussi dépassée des premières synthèses ou des plans globaux d'aménagement rural, qui depuis ont fait long feu. Il me paraît nécessaire, avec un corps d'hypothèses théoriques et historiques maintenant suffisamment élaboré, de soumettre avec humilité sa doctrine à l'épreuve des faits et des changements les plus récents. C'est par le jeu d'enquêtes limitées, mais orientées par des choix raisonnés, qui associeront aux fondements idéologiques et politiques, l'examen attentif des sources locales et l'écoute des problèmes et des intentions des habitants, que pourront être dépassés, au moins dans la compréhension des mécanismes, sinon dans leur prévision et leur correction, le discours intellectuel et le programme d'action électoraliste. Dans cet esprit, les sciences sociales grecques, qui sont toujours à la recherche de leur légitimité, s'honoreraient certainement en faisant des campagnes, un de leurs champs d'activité privilégiés.

11. Cf. Guy Burgel, «La montagne insulaire grecque: la fin d'un monde. L'exemple du village de Karya à Leucade». *Recherches géographiques à Strasbourg*, n° 3, 1977, pp. 91-99.